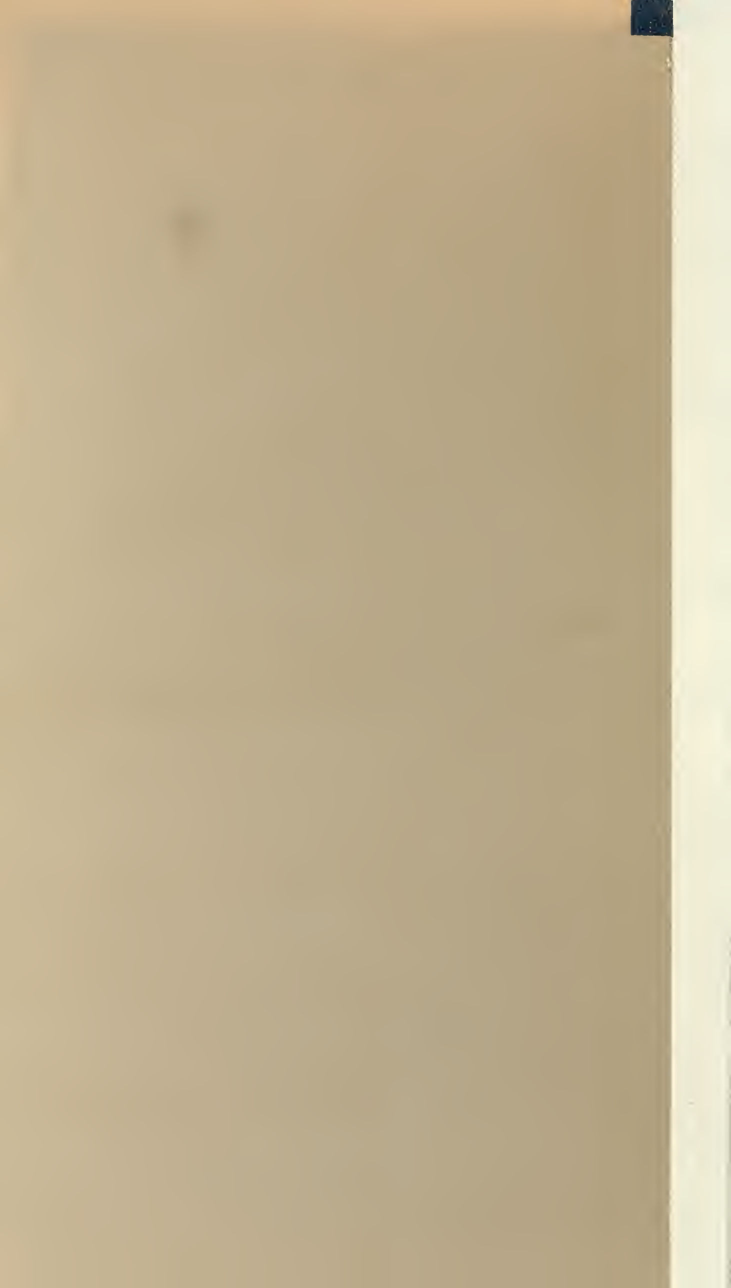
Martainville, Alphonse Louis Dieudonné

Le Turc de la rue Saint-Denis



Martainville.

Le turc de la rue St. Denis

1805.

LE TURC
DE LA RUE SAINT-DENIS,

OU

LA FAUSSE VEUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. MARTAINVILLE.

Représentée sur le théâtre Montansier-Variétés, le 18 thermidor an XIII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

AN XIV. (1805.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. VERNIER, négociant, sous le costume turc.	M. *Duval.*
Mad. VERNIER, son épouse.	Mme. *Barroyer.*
ÉMILIE, leur fille.	Mlle. *Flore.*
FIERVILLE, jeune fat.	M. *Cazot.*
BERNARD, domestique de confiance.	M. *Lefèvre.*
ANDRÉ, neveu de Bernard.	
UN NOTAIRE.	

Extrait du Journal de Paris, du 19 thermidor an 13.

LE *Turc de la Rue Saint-Denis*, qu'on donnait avant-hier au théâtre de la Montansier, est une comédie en un acte et en prose, où ne jouent Brunet, ni Tiercelin ; et c'est là le plus grand défaut de cette pièce. L'idée principale n'en est pas neuve ; mais la marche de l'action est raisonnable, les scènes bien conduites, le dialogue facile et spirituel ; beaucoup de mots heureux, mais peu de calembourgs et de grosses plaisanteries : c'est encore là un défaut. Quoiqu'il en soit l'ouvrage a été vu avec plaisir ; il est de M. *Martainvile*, jeune auteur déjà connu avantageusement par plusieurs pièces pleine de gaîté, et tout récemment par *Rodéric* et *Cunégonde*, parodie de tous les mélodrames du jour, qui se joue avec grand succès au théâtrè de la Gaieté.



LE TURC DE LA RUE SAINT-DENIS, OU LA FAUSSE VEUVE.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, *seul.*

Ah ben, par exemple, fera son ménage qui voudra, ça ne sera pas moi toujours, il me fait trop peur avec sa grande barbe. Pourquoi diable notre maîtresse va-t-elle s'aviser de louer un appartement à un turc ? Je ne peux pas m'accoutumer à sa figure ni à son costume. Ce n'est pas étonnant, quand on n'a jamais vu de ces gens-là qu'en carnaval. Eh ben, on dit qu'ils sont tous comme ça en Turquie ; comment peut-on être de ce pays-là ? j'aimerais presqu'autant n'être d'aucun pays. Et mon oncle donc, le factotum de cette maison-ci qui est toujours à causer avec ce mamamouchi, il lui parle comme à une personne naturelle. Pardine, les voici encore ensemble ; qu'est-ce qu'ils peuvent rabacher ? J'aurais ben envie de les écouter en cachette ; mais si ce damné Turc s'en appercevait, il pourrait ben m'avaler, et je crois que je suis encore plus poltron que curieux.

SCENE II.

ANDRÉ, BERNARD, VERNIER, *en habit turc.*

BERNARD.

André.

ANDRÉ.

Plait-il, mon oncle ?

BERNARD.

Sais-tu si madame est sortie ?

ANDRÉ.

Oh non, elle est à sa toilette ; elle se pompone aujourd'hui, parce qu'il y a du monde a dîner.

BERNARD.

Du monde !

ANDRÉ.

Oui, une douzaine d'amis de M. Fierville ; aussi on met les petits pots dans les grands, les vins, les liqueurs, les violons ; oh ! gala complet, j'aime ces jours-là, moi.

VERNIER, *bas.*

Il paraît qu'on n'y va pas mal.

ANDRÉ.

Et bientôt nous aurons une noce.

VERNIER, *vivement.*

Une noce.

ANDRÉ.

Et oui, une noce ; tiens, que je suis bête, une noce !... il y en aura deux ; quand M. Fierville aura épousé madame, il sera le père de mademoiselle, et il ne manquera pas de la donner à un de ses amis. Ah ! jarni, que de festins, que de danses.

VERNIER.

Je me charge de la musique.

ANDRÉ.

Tiens, la musique. (*il tire son oncle à part.*) Dites-donc, mon oncle, est-ce qu'il est musicien, ce barbichon-là.

BERNARD, *souriant.*

Oui, oui, grand musicien.

ANDRÉ.

Dites-donc, monsieur le Turc, de quoi jouez-vous ?

VERNIER.

Du bâton pour les curieux.

ANDRÉ, *reculant.*

Un joli instrument ; allez-donc, allez-donc, je n'aime pas la musique.

BERNARD.

Allons, André, laisse-nous, et va mettre tout en ordre dans l'appartement de monsieur.

ANDRÉ.

Moi

BERNARD.

Eh oui, toi.

ANDRÉ.

Son appartement?

BERNARD.

Es-tu sourd?

VERNIER.

Obéissez donc.

ANDRÉ.

Eh ben, c'est bon, on ira, on va y aller, on y va. (*Il sort très-lentement, et près de la coulisse il dit :*) Qu'il est laid.

SCENE III.

BERNARD, VERNIER.

VERNIER.

En vérité, mon cher Bernard, je crois que je n'ai pas le bonheur de plaire à ton neveu.

BERNARD.

Ah! monsieur, c'est bien le garçon le plus simple et le plus innocent, et quand il apprendra qui vous êtes, il se mordra les pouces de n'avoir pas mieux rempli son devoir...

VERNIER.

Il ne me doit rien, puisque je ne suis qu'un simple locataire.

BERNARD.

Oui, locataire dans votre propre maison... mais qui vous aurait reconnu sous ce costume? moi-même, qui, depuis quarante ans, sers votre famille, et vous, le diable m'emporte, si j'aurais jamais cru parler à mon ancien maître. Tout le monde vous croyait mort.

VERNIER.

Et tout le monde n'en était pas si affligé que toi.

BERNARD.

Aussi, monsieur, pourquoi rester dix-sept ans sans nous donner de vos nouvelles.

VERNIER.

Écoute, mon cher Bernard ; ton attachement pour moi, ta prudence et ta discrétion me font une loi de t'instruire en détail des raisons d'une si longue absence, des motifs qui m'ont fait adopter et conserver ce costume, et du but que je me propose en ne le quittant pas encore. Mais ne pouvons-nous être entendus de personne ?

BERNARD.

Non, monsieur : madame est la seule qui entre habituellement dans ce salon, et puisqu'elle est à sa toilette, nous avons deux ou trois bonnes heures de liberté.

VERNIER.

Tu sais, mon ami, que l'exemple de mon père qui, dans son mariage, n'avait éprouvé que des désagrémens et des dégoûts, m'avait déterminé à ne pas m'exposer au même danger. Jusqu'à quarante ans je vécus heureux et tranquille, continuant avec honneur et succès le commerce qu'avaient exercé mes pères. Enfin cédant aux importunes sollicitations de mes amis, ou plutôt entraîné par ma mauvaise étoile, je me mariai. Soit que le ciel voulut me punir d'avoir trahi ma sage résolution, soit que de père en fils nous soyons destinés à être des maris malheureux, je rencontrai une femme coquette, impérieuse, prodigue, acariâtre, enfin un assemblage complet de tous les défauts de son sexe.

BERNARD.

Doucement, monsieur, doucement, il ne faut pas que le malheur vous rende injuste, et parce que monsieur votre père et vous avez mal rencontré, cela ne prouve rien contre un sexe qui vaut bien autant, pour ne pas dire mieux, que nous.

VERNIER.

Diable, Bernard, les femmes ont en toi un avocat bien zélé.

BERNARD.

Je suis juste, et j'ai toujours vu que sur cent ménages

malheureux, il y en a quatre-vingt-dix, où c'est la faute de l'homme.

VERNIER.

Soit, le mien était donc des dix qui font exception. Ma maison qui était un paradis, devint un enfer, d'ou je résolus de m'échapper. Je fis trois parts de ma fortune, je laissai la jouissance de l'une à madame Vernier, mon épouse, j'assurai la propriété de l'autre à ma fille qui n'avait pas plus d'un an, je convertis la troisième en marchandise et je pris le parti d'aller commercer dans le Levant : je m'embarquai à Marseille sur un bâtiment ragusain et bientôt nous fûmes attaqués et pris par un Algérien. Envain je protestai que j'étais Français, envain je me reclamai de notre Consul ; mes ballots furent partagés et moi mis aux fers, vendu et réduit à l'esclavage ou je restai dix ans, mais qui me parut moins dur après l'apprentissage que ma femme m'avait fait faire.

BERNARD.

Mais, monsieur, savez-vous que voilà un roman complet.

VERNIER.

Non, mon cher, ce n'est qu'une histoire, mais ces deux choses-là se ressemblent souvent à s'y méprendre. Je fus assez heureux pour inspirer quelqu'intérêt à un négociant de Smyrne qui venait souvent chez mon maître ; il m'acheta, me conduisit dans son pays, et, s'étant convaincu de mon aptitude au commerce, il me rendit la liberté et m'associa même à son négoce, que mon intelligence et mon assiduité rendirent plus florissant que jamais ; enfin, il mourut, et comme il n'avait que des parens très-éloignés, il me choisit pour son héritier, et me laissa son immense fortune.

BERNARD.

Voilà dix-sept ans bien employés ; vos aventures sont sans doute fort belles ; mais ce que je préfère c'est le dénouement.

VERNIER.

Comme mes dispositions précédentes me tranquillisaient sur le sort futur de ma fille, je me gardai bien de donner de mes nouvelles à mon épouse : elle était femme à traverser la mer pour venir troubler mon repos et me faire regretter Al-

ger. Cependant tourmenté du désir de revoir mon pays, je réalise toute ma fortune et me rends à Paris sous le costume Lévantin, dans l'intention de n'être reconnu de personne.

BERNARD.

Ma foi vous avez parfaitement réussi, puisque madame même, en vous louant un appartement dans cette maison, a été à cent lieues de se croire si près de son époux.

VERNIER.

Cela ne m'étonne pas, une femme oublie si vîte un mari mort ou absent.

BERNARD.

Ce qui va vous étonner, c'est la prodigieuse révolution qui s'est opérée dans le caractère de votre épouse.

VERNIER.

Comment.

BERNARD.

Cette femme si impérieuse, si entêtée, si acariâtre, est devenue douce, complaisante, docile.

VERNIER.

Et depuis quand ?

BERNARD.

Depuis qu'elle est amoureuse.

VERNIER.

Ma femme amoureuse.

BERNARD.

A la rage.

VERNIER.

Mais elle a quarante-cinq ans.

BERNARD.

C'est la bonne saison, monsieur, les fruits d'automne sont les meilleurs.

VERNIER, *riant.*

Quel est le Pâris de ma mûre Hélène.

BERNARD.

Ma foi, monsieur, c'est un joli jeune homme, bien fat, bien fou, bien impertinent, n'ayant rien que des dettes, enfin un petit maître accompli.

VERNIER.

Et quels sont leurs projets ?

BERNARD.

De se marier, ils n'attendent pour cela que la certitude de votre mort.

VERNIER.

Grand merci ! Ah ! couple amoureux, vous aurez bien à rabattre... Mon cher Bernard, tu ne me dis rien de mon Emilie, de cette jolie enfant que je n'ai fait qu'entrevoir et aux yeux de qui j'ai pensé me trahir.

BERNARD.

Ah ! monsieur, c'est bien la plus douce, la plus aimable créature ; elle a bien du chagrin, ce pauvre M. Henry...

VERNIER.

Explique-toi.

BERNARD.

Vous saurez tout. Mais chut ! j'apperçois André.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Monsieur le Turc, tout est arrangé chez vous. Ah ! mon dieu, que c'est drôle... Des pipes de deux aunes, et puis des grandes nappes pour mettre à la tête, et puis des juppons larges comme tout, et puis...

VERNIER.

Chut, bavard.

ANDRÉ, *bas.*

Tiens, on ne peut pas ouvrir la bouche avec ce Mahomet-là.

VERNIER, *bas à Bernard.*

Il me vient une excellènte idée ; j'aurai besoin que tu me secondes.

BERNARD, *à Vernier.*

Vous savez bien que je suis tout à vous.

ANDRÉ.

Allons, les voilà encore qui chuchottent. (*il s'approche pour écouter, de façon que quand Vernier se retourne, ils se trouvent nez à nez.*)

VERNIER.

Montons chez moi, je t'instruirai... André... Eh! bien, que fais-tu là sur mes talons?

ANDRÉ.

Rien.

VERNIER.

Comment, rien?

ANDRÉ.

C'est que j'examinais votre casaquin; ah! qu'il est farce! dites donc, mon oncle, la première fois que j'aurai de l'argent, faites-moi souvenir de m'en faire faire un comme ça; avec ma culotte de panne pistache, ça m'ira comme on ne peut pas mieux.

VERNIER, *lui donnant une pièce d'or.*

Tiens, voilà pour payer la façon. Tu viendras m'avertir dès que madame sera visible. (*il sort.*)

BERNARD.

Je vous suis, monsieur. (*il sort.*)

SCENE V.

ANDRÉ, *seul.*

Ah! oh! eh! mon dieu, un louis tout entier; tiens, ce Turc, il paye mieux qu'un chrétien, ça me raccommode avec lui; c'est dommage qu'il soit si laid; mais c'est égal, qu'il me donne souvent des lorgnettes comme ça, et je le verrai beau comme... comme quoi donc? eh! comme moi... Jamais M. Fierville ne m'en a tant donné. Mais le voilà avec madame, elle est visible, puisque je la vois; allons prévenir mon donneur de jaunets... Que sait-on? s'il allait encore me payer cette commission-là, je m'y accoutumerais, moi; vrai, je m'y accoutumerais. (*il sort.*)

SCENE VI.

FIERVILLE, Mad. VERNIER, *en grande toillette chargée.*

Mad. VERNIER.

Vous me trouvez d[illegible]nc bien comme cela?

FIERVILLE.

Divine, en vérité.

Mad. VERNIER.

Allons, vous me flattez.

FIERVILLE.

Non, le diable m'emporte.

Mad. VERNIER.

Et ce chapeau, que vous en semble ?

FIERVILLE.

Délicieux, ma parole d'honneur. Qui est-ce qui vous fournit ?

Mad. VERNIER.

La meilleure modiste de la *rue Aux-fers*.

FIERVILLE.

Fi donc, mon ange, fi donc ; je veux absolument vous donner l'homme à la mode, celui qui sert toutes les femmes comme il faut.

Mad. VERNIER.

En vérité ? il aura ma pratique.

FIERVILLE

Un garçon de génie ! il a inventé vingt-trois manières de capotes, trente sortes de chapeaux, quinze façons de turbans, et je ne sais combien de bonnets dans ses momens perdus ; c'est un homme qui fait honneur à notre siècle. Ah ! ça, ma divine, j'oublie en vous voyant que j'étais venu pour vous gronder.

Mad. VERNIER.

Me gronder !

FIERVILLE.

Sans doute. Vous voulez donc que je meure d'impatience et d'amour ou que je devienne fou de désespoir ; je vous avertis d'abord, je prendrai incessamment un de ces deux partis-là, si vous retardez encore le moment qui doit nous unir.

Mad. VERNIER.

Mais, mon mari, Fierville, mon mari.

FIERVILLE.

Il y a dix siècles que le cher hommme n'est plus de ce monde.

Mad. VERNIER.

Je n'en ai aucune preuve, et toutes les informations que j'ai prises ne m'ont pu donner le moindre éclaircissement.

FIERVILLE.

En vérité, madame, vous êtes le second volume de Pénélope... Mais la longue absence de votre mari n'est-elle pas une preuve suffisante de sa mort, et s'il vivait, pourrait-il se priver d'une épouse si aimable ?

Mad. VERNIER, *bas.*

En vérité, il a une manière de dire les choses... un ton persuasif. (*haut.*) Fierville, vous savez que je vous aime.

FIERVILLE.

Prouvez-le moi, cruelle.

Mad. VERNIER, *bas.*

Ce jeune homme me fait une peine. (*haut.*) Mais, comment, tant que je ne serai pas sûre d'être veuve ?

FIERVILLE.

Et n'avez-vous pas le divorce pour cause d'abandon. Je suis fort sur la législation.

Mad. VERNIER.

C'est le parti que je vais me résoudre à prendre.

FIERVILLE.

Vous êtes adorable. Parlons raison, madame, vous êtes mère, il faut songer à établir votre Emilie, je m'en charge; je lui destine un de mes amis, un jeune homme du plus grand mérite; il danse comme un ange.

Mad. VERNIER.

Je ne doute point que votre choix ne soit bon.

FIERVILLE.

Je n'en fais jamais d'autres; vous en êtes la preuve.

Mad. VERNIER.

Toujours galant... Mais nous aurons le tems de nous en occuper, Emilie est si jeune.

FIERVILLE.

N'a-t-elle pas dix-huit ans.

Mad. VERNIER.

Ah! mon dieu, non! j'étais un enfant quand elle vint au monde.

FIERVILLE.

Ne songeons donc qu'à notre prochain hymen... Nous quitterons cette rue Saint-Denis, c'est un quartier trop Plébéien; nous verrons ensuite s'il nous conviendra de continuer votre commerce ou de nous jetter dans les affaires; c'est la route de la fortune; et pour qui réserverait-elle ses faveurs, si elle ne s'attachait à vos pas ?

Mad. VERNIER.

Ne serez-vous pas le maître de mon bien comme de mon cœur, vous en disposerez à votre grê... (*à part.*) Il est charmant; quelle différence entre lui et le maussade M. Vernier.

FIERVILLE, *à part.*

Ah ! la vieille folle.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Madame...

Mad. VERNIER.

Que nous veux-tu, André ?

ANDRÉ.

Madame, c'est le Turc de là haut qui demande à vous parler.

Mad. VERNIER.

Impossible dans ce moment. Que me veut-il ?

ANDRÉ.

Il dit comme ça qu'il a quelque chose d'in.... intéressé, non, d'intéressant à vous communiquer.

Mad. VERNIER.

Mon cher Fierville, voyez ce que c'est; j'ai des ordres à donner pour le dîner.

ANDRÉ.

Mais, madame, c'est à vous que...

Mad. VERNIER.

Qu'importe ? (*à Fierville.*) Mes intérêts ne sont-ils pas les vôtres ? (*elle sort.*)

SCENE VIII.

FIERVILLE, ANDRÉ.

FIERVILLE.

Allons, tu peux dire au Turc qu'il entre.

ANDRÉ.

Il voulait parler à madame, et monsieur n'est pas madame.

FIERVILLE.

De quoi te mêles-tu ? obéis, et tais-toi.

ANDRÉ.

Tais-toi ! c'est bientôt dit ; comme si c'était aisé de se taire... Dame, vous vous arrangerez ensemble, je m'en lave les mains. (*il sort.*)

SCENE IX.

FIERVILLE, *seul.*

C'est donc décidé, madame Vernier va se dépêcher d'être veuve pour pouvoir ne l'être plus. Je vais lui donner mon nom ; le lui donner, non, parbleu, elle l'achetera bien, et c'est juste. Eh ! que deviendrions-nous donc nous autres jolis hommes qui dépensons si galamment, si nous ne trouvions quelques tendres douairières qui se chargent de combler le déficit. Ce n'est pas qu'à égalité de fortune, je ne préférasse une jeune femme ; mais c'est plus rare. A tout prendre, une femme vieille et riche est un assez joli poste, c'est dommage qu'il oblige à résidence.

SCENE X.

FIERVILLE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Le voilà, monsieur.

FIERVILLE.

Fais entrer.

ANDRÉ.

Entrez, monsieur le Turc, vous trouverez à qui parler. (*Vernier entre et André sort.*)

SCENE XI.

VERNIER, FIERVILLE.

FIERVILLE.

Voyons, monsieur, qu'avez-vous a communiquer à madame Vernier.

VERNIER.

Mais, monsieur, c'est avec elle-même que je voulais avoir un entretien.

FIERVILLE.

Parlez toujours, madame Vernier et moi, c'est la même ohose.

VERNIER.

Ah ! madame et vous c'est la même chose. (*à part.*) Une jolie confidence.

FIERVILLE.

Absolument. Au point où nous en sommes.

VERNIER.

(*A part.*) Parbleu il est fort. (*haut.*) A quel point en êtes vous donc ?

FIERVILLE.

Suffit, il faut être discret; contentez-vous d'apprendre que je suis à la veille de l'épouser.

VERNIER.

(*A part.*) Il y a loin de la veille au jour. (*haut.*) Excusez ma surprise, mais...

FIERVILLE.

D'où vient-elle ?

VERNIER.

La disproportion d'âge.

FIERVILLE.

Que voulez-vous, mon cher ? c'est un mariage de raison. D'ailleurs, je l'ai promis à mes créanciers, et un honnête homme n'a que sa parole.

VERNIER.

Quelle délicatesse ! se sacrifier ainsi pour ses créanciers !

FIERVILLE.

Ces pauvres diables comptent là-dessus, et il y a si long-tems que je les promène.

VERNIER.

Il y aurait de la cruauté a les faire languir plus long-tems... L'honnête jeune homme. (*à part.*) Qu'ils y comptent. (*haut.*) Ni vous, ni madame Vernier, ne prévoyez donc d'obstacles à cette union ?

FIERVILLE.

Quels obstacles ?

VERNIER.

Une misère ; son mari, par exemple.

FIERVILLE.

Ah ! le pauvre homme, il y a long-tems qu'il est mort.

VERNIER.

(*A part.*) Me voilà enterré. (*haut.*) Mais avez-vous des preuves certaines...

FIERVILLE.

Oui, à peu près.

VERNIER.

A peu près.

FIERVILLE.

Mais à quoi bon toutes ces questions ?

VERNIER.

J'ai quelques droits de les faire...

FIERVILLE.

(*A part.*) Cet homme m'inquiète. Vous même auriez-vous des renseignemens.

VERNIER.

Les plus positifs.

FIERVILLE.

Ah ! parlez, mon cher, parlez ; ce Vernier vit-il encore ?

VERNIER.

C'était précisément de lui que je voulais entretenir son épouse.

FIERVILLE, *avec impatience.*

Est-il mort ?

VERNIER, *tranquillement.*

Je l'ai beaucoup connu ?

FIERVILLE.

Est-il mort ?

VERNIER.

Vous voyez le meilleur de ses amis.

FIERVILLE.

Est-il mort ? est-il mort ? le maudit homme ne parlera pas.

VERNIER.

Calmez-vous, monsieur. Vernier avait deviné sans doute que son trépas ferait plaisir à bien du monde, et il a eu l'honnêteté de ne pas tromper tant d'espérances...Il est mort.

FIERVILLE.

Grace au ciel ?

VERNIER, *à part.*

Bien obligé. (*haut.*) Et il est mort fort riche.

FIERVILLE.

Le digne homme !

VERNIER.

Ce fut à Constantinople, qu'avec toutes les formalités légales, il me fit le dépositaire et l'exécuteur de ses dernières volontés.

FIERVILLE.

Qui sont...

VERNIER.

Toutes en faveur de sa famille.

FIERVILLE, *à part.*

Raison de plus pour y entrer.

VERNIER.

Et cinquante mille écus que contient ce porte-feuille.

FIERVILLE.

Cinquante mille écus !

VERNIER.

Ne sont qu'une portion de ce qu'il laisse....

FIERVILLE.

A sa femme ?

VERNIER.

Non, à sa fille.

FIERVILLE.

(*A part.*) Ah ! diable ! (*haut.*) Sans doute la mère est tutrice.

VERNIER.

Oui, à mon défaut.

FIERVILLE, *à part.*

Le diable emporte le testament.

VERNIER.

Et jaloux de répondre à la confiance de mon ami, j'abandonne le commèrce et mon pays, et me fixe en France pour m'occuper de la fortune et du bonheur de sa fille.

FIERVILLE.

C'est fort bien fait à vous.

VERNIER.

Mon premier soin sera de lui chercher un mari digne d'elle.

FIERVILLE.

Elle a droit de prétendre aux plus riches partis.

VERNIER.

La richesse importe peu.

FIERVILLE.

Sans doute.

VERNIER.

Je voudrais un jeune homme bien élevé,

FIERVILLE.

Oui, une certaine éducation prouve toujours...

VERNIER.

Intelligent, actif,

FIERVILLE.

Entreprenant, ne doutant de rien, et capable de doubler en six mois la fortune de son épouse.

VERNIER.

Doucement, je doute que c'eût été précisément l'intention de Vernier.

FIERVILLE.

Oh! entre nous, ce Vernier que je crois un très-brave homme, puisqu'il fût votre ami,

VERNIER.

Vous êtes trop honnête.

FIERVILLE.

Etait un homme assez borné.

VERNIER.

Sans doute ; c'était un ces bons marchands de la rue St.-Denis, qui se contentaient de faire leur fortune en quinze ans.

FIERVILLE.

Des routiniers.

VERNIER.

Qui se seraient fait scrupule de gagner plus de dix à douze pour cent.

FIERVILLE.

Des sots.

VERNIER.

Qui ne faisaient jamais banqueroute.

FIERVILLE.

Des ignorans. Quelle différence aujourd'hui ! aulieu de cette sûreté monotone, le commerce a acquis une amusante activité ; ce n'est plus un travail, c'est un jeu. Deux opérations vous enrichissent, une seule vous écrase, un va-tout vous relève ; aujourd'hui un million, demain un bilan, et après s'être ruiné trois ou quatre fois, on est tout étonné d'avoir fait fortune.

VERNIER.

Voilà un tableau de main de maître ; vous paraissez, monsieur, très-instruit dans le commerce.

FIERVILLE.

Oui, monsieur ; je l'ai étudié à fond dans mes instans de loisirs, et si je pouvais seulement disposer de cent mille francs, je voudrais avoir, dans un an, la plus brillante maison de Paris.

VERNIER, *à part.*

Et surtout la plus solide... Le fou ! amusons-nous à ses dépens. (*haut.*) Et que sait-on, monsieur ? quelle famille ne se croirait pas heureuse de s'allier à un homme si capable de l'enrichir, et si ma pupile...

FIERVILLE.

Ah ! monsieur, que dites-vous ! quel bonheur.

VERNIER.

Mais, que dis-je ? impossible, vous êtes tellement engagé avec madame Vernier.

FIERVILLE.

Engagé ! point du tout, monsieur, point du tout.

VERNIER.

Vous êtes, m'avez-vous dit, à la veille de l'épouser.

FIERVILLE.

C'est une extravagance qu'elle s'est mise dans la tête, et moi, j'avais l'honnêteté de ne pas la contrarier.

VERNIER.

Quelle politesse ! et d'ailleurs vos créanciers...

FIERVILLE.

Bagatelle .. le moindre revirement paiera tout.

VERNIER.

Il faut ensuite plaire à la jeune personne.

FIERVILLE.

Je lui plairai, monsieur, je lui plairai, je lui plais déjà.

VERNIER.

Déjà.

FIERVILLE.

Oui, monsieur, j'ai cru lire dans ses regards, que sans le respect du à un futur beau-père.

VERNIER.

Vous levez tous les obstacles, monsieur, et j'admire surtout cette heureuse confiance, qui ne vous permet de douter de rien.

FIERVILLE.

Quand on a la conscience de ses moyens...

VERNIER.

Assurément.

FIERVILLE.

Je vais instruire madame Vernier.

VERNIER.

Réservez-moi ce soin.

FIERVILLE.

Au moins la désabuser de l'espoir d'être mon épouse.

VERNIER.

Veuillez attendre que notre entretien soit terminé.

FIERVILLE.

Tout ce qui vous plaira. Je vais donc me borner à vous

l'envoyer. Embrassez-moi, mon cher, vous êtes charmant, je compte sur vous. (*à part.*) Parbleu, voilà un turc bien aimable. (*il sort.*)

SCENE XII.

VERNIER, *seul.*

Ménagez vos complimens et vos caresses, M. Fierville, dans une heure vous pourrez les regretter. Et c'est là ce qu'on appelle un homme à la mode; parbleu, il y a des modes bien ridicules. Il est pourtant des femmes a qui ces messieurs-là font tourner la tête; ma chère épouse en est la preuve; tant il est vrai que les fats ne séduisent que les femmes qui ne valent pas la peine de l'être.

SCENE XIII.

VERNIER, Mad. VERNIER.

Mad. VERNIER, *dans la coulisse.*

Ah! quelle nouvelle! est-il possible?

VERNIER.

J'entends ma fidèle moitié, encore une scène de comédie.

Mad. VERNIER.

Ah! monsieur, dois-je croire ce qu'on vient de m'apprendre... mon époux.

VERNIER.

N'est plus.

Mad. VERNIER.

Ah! ciel, il n'est plus.... en êtes-vous bien sûr?

VERNIER.

Personne plus que moi n'est certain de son sort, j'ai tous les papiers qui prouvent...

Mad. VERNIER, *vivement.*

Donnez les moi, monsieur, donnez les moi.

VERNIER.

Non, madame, dans un autre instant. Je craindrais d'ajouter à la violence du coup que je vous porte.

Mad. VERNIER.

Ne craignez rien, monsieur, je suis préparée à tout. Depuis tant d'années je m'accoutume à regretter mon mari.

VERNIER.

Oui, j'entends, vous l'avez pleuré en détail.

Mad. VERNIER.

Pensez-vous que la véritable affliction consiste à jeter les hauts cris comme les gens du commun, fi donc... Les douleurs muettes, monsieur, les douleurs muettes.

VERNIER.

Je m'apperçois que votre sensibilité est tout-à-fait concentrée.

Mad. VERNIER.

Eloignons ces tristes idées; parlons d'afffaires.

VERNIER.

Parlons d'affaires.

Mad. VERNIER.

La fortune de feu mon mari...

VERNIER.

Est très-considérable.

Mad. VERNIER.

C'est ce qu'on m'a dit.

VERNIER.

C'est ce dont je suis sûr, car elle est égale à la mienne.

Mad. VERNIER.

Êtes-vous très-riche, monsieur?

VERNIER.

Très-riche, madame.

Mad. VERNIER.

J'en suis ravie, vous avez tout l'air de le mériter. Mais à propos, j'ai bien des reproches à vous faire, vous vous annoncez ici comme un étranger, l'ami de mon époux; je veux que désormais vous regardiez cette maison comme la vôtre.

VERNIER.

(*A part.*) Aussi ferai-je! (*haut.*) Vous êtes trop bonne; je suis donc chargé de remettre à votre fille la moitié de la fortune de son père, et autorisé à disposer de l'autre à mon gré.

Mad. VERNIER, *à part.*

A son gré... C'est un homme à ménager. (*haut.*) Vous avez sans doute les titres.

VERNIER.

Oui, madame, tous bien en règle, et je suis prêt à les remettre au notaire ainsi que les sommes.

Mad. VERNIER.

(*A part.*) Oh! la bonne idée... fort bien... (*Haut.*) Monsieur, l'amitié qui vous unissait à mon mari, autorise sa famille a ne pas vous regarder comme un étranger.

VERNIER.

Où en veut-elle venir?

Mad. VERNIER.

Et je suis sûre qu'il eût approuvé le projet subit que je viens de concevoir.

VERNIER.

Quel est ce projet? (*A part.*) Quelqu'extravagance!

Mad. VERNIER.

Votre fortune et la sienne peuvent être aisément réunies, et si la main de ma fille...

VERNIER, *à part.*

A merveille, vous verrez qu'on me fera épouser ma fille. (*Haut.*) Mais, madame, songez donc que mon âge...

Mad. VERNIEE.

Est très-convenable.

VERNIER.

Je suis à peu près de celui de votre époux.

Mad. VERNIER.

Ah! quelle différence! outre que monsieur Vernier était loin d'être aussi bien que vous, il avait une santé très-faible, et vous paraissez on ne peut mieux portant; enfin il était Français et vous êtes Turc.

VERNIER.

(*A part.*) Attrape. (*Haut.*) Mais, mademoiselle Emilie.

Mad. VERNIER.

Obéira; allons, promettez-moi que vous serez de la famille, je vous en prie.

VERNIER.

(*A part.*) La prière est drôle. (*Haut.*) Je crains.

Mad. VERNIER, *vivement.*

Promettez le moi.

VERNIER.

Eh bien, madame, je vous le promets.

Mad VERNIER.

Vous êtes charmant.

VERNIER, *à part.*

Voilà la première fois que ma femme m'ait dit une douceur.

Mad. VERNIER.

Je vais vous présenter à Emilie. (*elle sonne.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BERNARD.

BERNARD.

Que desire madame ?

Mad. VERNIER.

Dites à ma fille de descendre.

BERNARD.

Oui, madame.

Mad. VERNIER.

Ensuite vous passerez chez mon notaire, et le prierez de venir sur-le-champ.

BERNARD.

Il suffit.

VERNIER, *bas à Bernard.*

Le notaire est prévenu, dis lui que je lui fournirai la pièce principale.

BERNARD.

Laissez faire ; il ne faut pas me dire les choses deux fois. (*Il sort.*)

SCENE XV.

VERNIER, Mad. VERNIER.

Mad VERNIER.

Vous voyez que je suis expéditive.

VERNIER.

C'est que vous sentez qu'à mon âge on n'a pas un instant à perdre.

Mad. VERNIER.

Que parlez-vous de votre âge? Vous êtes à celui ou l'on doit épouser une jeune personne, comme il appartient aux femmes raisonnables de s'unir à des jeunes gens.

VERNIER, *à part.*

Elle prêche pour son Saint.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Vous me demandez, ma mère.

Mad. VERNIER.

Approchez, mademoiselle, saluez monsieur.

(*Emilie salue.*)

VERNIER.

Qu'elle est intéressante!

Mad. VERNIER.

Regardez-le comme votre époux.

ÉMILIE.

Monsieur, ma mère?

Mad. VERNIER.

Eh! oui, monsieur, vous semblez étonnée...

VERNIER, *à part.*

Ma foi, il y a de quoi.

Mad. VERNIER.

Je vous laisse avec monsieur, songez à vous rendre digne de l'honneur qu'il veut bien vous faire. (*elle sort.*)

SCENE XVII.

VERNIER, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Que je suis malheureuse!

VERNIER.

Dois-je espérer, charmante Emilie, que vous souscrirez sans répugnance au choix de votre mère.

ÉMILIE.

Helas ! monsieur, je ne puis qu'obéir et me taire.

VERNIER.

La pauvre enfant !

ÉMILIE.

(*A part.*) Si je pouvais l'intéresser à mon sort. (*haut.*) Monsieur, vous paraissez sensible et bon, et je me sens disposée à vous aimer.

VERNIER.

Cet aveu est bien flatteur.

ÉMILIE, *vivement.*

Non pas comme un époux, monsieur, non pas comme un époux.

VERNIER, *souriant.*

Comme un père, n'est-ce pas. (*à part.*) L'instinct de la nature l'avertit. (*haut.*) Rassurez-vous, intéressante Emilie, je ne voudrais pas d'un bonheur qui vous couterait une larme... Vous avez des chagrins secrets, ouvrez-moi votre cœur ; vous n'avez pas, vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi !

ÉMILIE.

Je ne sais, je n'ose... vos bontés...

VERNIER.

Eh bien, pour vous éviter l'embarras d'une confidence, apprenez que je sais tout. Je sais que votre cœur n'est plus à vous.

ÉMILIE, *troublée.*

Qui a pu vous dire ?

VERNIER.

Je sais qu'un jeune homme estimable, Henri Mont-brun, fils du meilleur ami de votre père, fut long-tems destiné à être votre époux, mais que la ruine et la mort de son père ont changé les dispositions de madame Vernier, qui lui a défendu l'entrée de sa maison ; et que l'infortuné Mont-brun est parti pour Lyon le désespoir dans l'âme.

ÉMILIE.

Eh bien, Monsieur, il ne me reste plus qu'à implorer votre générosité.

VERNIER.

Comptez sur moi, Emilie; je veux vous rendre heureuse. Je suis... je me regarde comme votre père.

SCENE XVIII.

Les précédens, Mad. VERNIER, FIERVILLE.

Mad. VERNIER, *furieuse.*

C'est une perfidie, une horreur, après tant d'amour, de sermens, de sacrifices... Ah! vous m'épouserez, vous m'épouserez.

FIERVILLE, *ricanant.*

Mais, impossible, belle dame, impossible... quel diable, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis pas épouser la mère et la fille.

Mad. VERNIER.

Que voulez-vous dire, la mère et la fille.

FIERVILLE.

Sans doute, j'épouse mademoiselle Emilie, j'ai la parole de monsieur qui est son tuteur, et je suis sûre qu'elle n'en est pas fâchée.

EMILIE.

Le fat!

Mad. VERNIER.

Allez, vous êtes fou... Vous, le mari d'Emilie! Mais c'est monsieur qui l'épouse.

FIERVILLE.

Monsieur, allons, belle maman, vous plaisantez.

Mad. VERNIER.

Oui, oui, c'est monsieur; et pas plus tard qu'aujourd'hui.

FIERVILLE.

Que signifie tout ceci? Parlez, monsieur, ne m'avez-vous pas fait espérer...

Mad. VERNIER.

Oui, expliquez-vous, n'êtes-vous pas convenu...

VERNIER.

Un peu de patience.... J'apperçois monsieur le Notaire ; sa présence va tout éclaircir.

FIERVILLE.

Ah ! ça, est-ce que c'est une plaisanterie ?

Mad. VERNIER.

Je m'y perds.

SCENE XVIII.

Les précédens, LE NOTAIRE, BERNARD, ANDRÉ.

VERNIER.

Approchez, monsieur le notaire. (*Le notaire s'asseoit, à André et à Bernard.*) Et vous, mes amis, restez.

ANDRÉ.

Mes amis, il est honnête.

VERNIER.

Il s'agit d'une donation que je suis autorisé à faire au nom de mon ami Vernier.

LE NOTAIRE.

Je suis à vos ordres.

FIERVILLE.

Quelle est cette donation ?

Mad. VERNIER.

Ecoutons.

VERNIER.

Je donne à Henri Mont-brun.

Mad. VERNIER.

Comment, à Mont-brun ?

VERNIER.

Prmettez... je suis autorisé... Je donne à Henri Mont-brun, fils du meilleur ami de Vernier, la somme de cent mille francs.

FIERVILLE.

Cent mille francs...

Mad. VERNIER.

C'est une folie, je n'y consentirai jamais.

VERNIER.

Madame oublie que je puis me passer de son consentement.

Poursuivons... la somme de cent mille francs à condition que dans le plus bref délai possible il épousera, avec une dot de cinquante mille écus, la demoiselle Emilie Vernier.

ÉMILIE.

Quel bonheur !

Mad. VERNIER.

C'est trop fort.

FIERVILLE.

C'est une abomination.

Mad. VERNIER.

De quel droit disposez-vous de ma fille ?

FIERVILLE.

Et de sa fortune. Il est affreux qu'un étranger vienne ici faire la loi.

Mad. VERNIER.

Sans doute ; où sont vos titres... ah ! nous verrons.

FIERVILLE.

Quels droits avez-vous ? c'est une spoliation.

VERNIER.

Et là, là, calmez-vous, madame Vernier, et vous, monsieur, qui ne voulez pas qu'un étranger fasse la loi, et qui devriez-vous appliquer cette leçon ; il est juste que je prouve mes droits, que j'exhibe mes titres.

Mad. VERNIER.

Ils ne peuvent s'étendre jusqu'à...

VERNIER.

Ils sont illimités.

FIERVILLE.

Montrez-les... nous allons voir.

VERNIER.

Ils sont tous contenus dans ce papier. (*il le donne au notaire.*) Lisez, monsieur.

ANDRÉ

Qu'est-ce qu'il chante donc ce papier-là ?

FIERVILLE.

Voyons cette belle pièce.

LE NOTAIRE, *lit.*

» Nous soussignés, curé, témoins, etc. certifions que le 19

» février, de l'an de grâce 1782, ont été conjoints en légitime » mariage Pierre Vernier et Catherine Guignard...

Mad. VERNIER.

Que signifie ce papier... c'est mon acte de mariage avec feu M. Vernier.

VERNIER.

Sans doute, et cet acte établit tous mes droits.

Mad. VERNIER.

Je ne comprends pas..

FIERVILLE.

Ah ! quel trait de lumière ! j'y suis : je gage que le turc est votre époux ressussité.

VERNIER.

Vous avez gagné.

Mad. VERNIER.

Ciel ! mon époux vivant ! je suis morte. (*Fierville la soutient.*)

ÉMILIE.

Mon père !

VERNIER.

Viens, mon enfant. Qu'il y ait au moins ici quelqu'un qui se réjouisse de ma présence.

ANDRÉ.

Tiens, moi, qui n'ai pas reconnu notre maître ; il est vrai que je ne l'ai jamais vu.

VERNIER, *à Fierville.*

Je suis désespéré, monsieur, de déranger vos brillans projets. Il faudra que vos créanciers attendent... Ils doivent y être accoutumés.

FIERVILLE.

Je cours leur demander du tems... Au diable les revenans. (*il sort.*)

Mad. VERNIER.

Monsieur... la surprise... la honte... la joie... Excusez...

VERNIER.

Madame, une autre, à ma place, ferait peut-être un éclat, des scènes, vous accablerait de reproches . . . mais, moi, je vois que ma résurrection vous contrarie assez et

feu votre époux veut bien oublier tout... Vous êtes la mère d'Emilie.

ANDRÉ.

Que j'étais donc bête, moi ; j'avais peur d'un Turc de la rue Saint-Denis.

VERNIER.

Je vais redevenir Français... Permettez-moi seulement, madame, malgré l'envie que vous aviez d'être veuve, de vous procurer ce plaisir, le plus tard qu'il me sera possible.

FIN.